

DOSSIER PÉDAGOGIQUE



Histoire d'histoires

Contes au présent, passé et futur



RAPPEL DU SPECTACLE

« Histoire d'histoires » est un spectacle qui propose au public de découvrir la profondeur de l'art du conte traditionnel. Les différentes péripéties que nous traversons nous permettent de toucher du doigt la véritable nature des récits de tradition orale, de mesurer la multiplicité et la plasticité des contes et de casser certains stéréotypes qui leurs sont liés. Tout ceci dans le but d'apporter quelques lumières sur l'essence de cet art et la puissance de la parole partagée.

Qu'est-ce que le conte ? Qu'est-ce qu'il pourrait être ?

Inscrit au patrimoine mondial immatériel de l'UNESCO, le conte de tradition orale se transmet de bouches à oreilles, de génération en génération. Il est sans cesse recréé par les communautés à travers leur histoire, il cristallise un sentiment d'identité et de continuité, illustrant la richesse et la diversité culturelle mais aussi la créativité humaine.



SUGGESTIONS PÉDAGOGIQUES

Après avoir assisté à une représentation de "Histoire d'histoires", les pistes pédagogiques à exploiter sont nombreuses :

Tout d'abord, l'équipe proposera systématiquement un bord de scène pour revenir sur le spectacle et/ou approfondir le sujet de la littérature orale.

Suite à la représentation, vous pourrez faire découvrir de nouveaux contes de tradition orale aux élèves en leur faisant lire les différentes versions fournies en Annexe 1 ou en leur faisant visionner les contes via les liens Youtube fournis en Annexe 3.

Ensuite, il pourra être très intéressant d'amener les élèves à écrire leur propre version d'un conte traditionnel !

Pour ce faire, vous pourrez utiliser le guide détaillé en Annexe 2, ou bien utiliser les tutos vidéo listés en Annexe 3

D'autre part, l'la présence de musique sur le spectacle permettra d'aborder l'importance de la création d'un univers sonore comme appui de la narration (musiques de films, opéras, etc...)

Enfin, l'analyse de la mise en scène basée sur la suggestion, la narration et l'imaginaire permettra d'aborder l'illusion théâtrale et les multiples manières de créer un univers et de le faire vivre sur scène (décors réaliste, symbolique, absurde, etc...)



ANNEXE 1

Contes de tradition orale

1. Le petit chaperon rouge / Charles Perrault
2. Le petit chaperon rouge / Le chêne de l'Ogre
3. Le Petit chaperon rouge / Version nivernaise
4. Cendrillon / Charles Perrault
5. Cendrillon / Tam et Cam
6. Cendrillon / Marie des Cendres



Il était une fois une petite fille de village, la plus éveillée qu'on eût su voir : sa mère en était folle, et sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait le petit Chaperon rouge.

Un jour, sa mère ayant cuit et fait des galettes, lui dit : « Va voir comment se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade. Porte-lui une galette et ce petit pot de beurre. »

Le petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger ; mais il n'osa, à cause de quelques bûcherons qui étaient dans la forêt. Il lui demanda où elle allait. La pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter un loup, lui dit : Je vais voir ma mère-grand, et lui porter une galette, avec un petit pot de beurre, que ma mère lui envoie.

— Demeure-t-elle bien loin ? lui dit le loup.

— Oh ! oui, dit le petit Chaperon rouge ; c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, à la première maison du village.

— Eh bien ! dit le Loup, je veux l'aller voir aussi : je m'y en vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là ; et nous verrons à qui plus tôt y sera.

Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait.

Le Loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la mère-grand ; il heurte : toc, toc.

— Qui est là ?

— C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, dit le Loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, que ma mère vous envoie.

— La bonne mère-grand, qui était dans son lit, à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria : Tire la chevillette, la bobinette cherra.

— Le Loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la dévora en moins de rien, car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé.

Ensuite il ferma la porte, et s'alla coucher dans le lit de la mère-grand, en attendant le petit Chaperon rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte : toc, toc.

— Qui est là ?

— Le petit Chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord, mais, croyant que sa mère-grand était enrhumée, répondit : C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, que ma mère vous envoie.

— Le Loup lui cria en adoucissant un peu sa voix : Tire la chevillette, la bobinette cherra.

— Le petit Chaperon rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit.

Le Loup, la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit, sous la couverture : Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moi. Le petit Chaperon rouge se déshabille, et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grand était faite en son déshabillé.

— Elle lui dit : Ma mère-grand, que vous avez de grands bras !

— C'est pour mieux t'embrasser, ma fille !

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes !

— C'est pour mieux courir, mon enfant !

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles !
— C'est pour mieux écouter, mon enfant !
— Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux !
— C'est pour mieux te voir, mon enfant !
— Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents !
— C'est pour te manger ! Et, en disant ces mots, ce méchant Loup se jeta sur le petit Chaperon rouge, et la mangea.

Que mon conte soit beau et se déroule comme un long fil.

L'on raconte qu'aux temps anciens, il était un pauvre vieux qui s'entêtait à vivre et à attendre la mort tout seul dans sa mesure. Il habitait en dehors du village. Et jamais il n'entrait ni ne sortait, car il était paralysé. On lui avait traîné son lit près de la porte, et cette porte, il en tirait la targette à l'aide d'un fil. Or ce vieux avait une petite fille, à peine au sortir de l'enfance, qui lui apportait tous les jours son déjeuner et son dîner. Aïcha venait de l'autre bout du village, envoyée par ses parents qui ne pouvaient eux-mêmes prendre soin du vieillard.

La fillette, portant une galette et un plat de couscous, chantonnait à peine arrivée :

- Ouvre-moi la porte, ô mon père Inoubba, ô mon père Inoubba

Et le grand-père répondait :

- Fais sonner tes petits bracelets, ô Aïcha ma fille

La fillette heurtait l'un contre l'autre ses bracelets et il tirait la targette. Aïcha entrait, balayait la mesure, aérait le lit. Puis elle servait au vieillard son repas, lui versait à boire. Après s'être longuement attardée près de lui, elle s'en rentrait, le laissant calme et sur le point de s'endormir. La petite fille racontait chaque jour à ses parents comment elle avait veillé sur son grand-père et ce qu'elle lui avait dit pour le distraire. L'aïeul aimait beaucoup à la voir venir.

Mais un jour, l'ogre aperçut l'enfant. Il la suivit en cachette jusqu'à la mesure et l'entendit chantonner :

- Ouvre-moi la porte, ô mon père Inoubba, ô mon père Inoubba !

Il entendit le vieillard répondre :

- Fais sonner tes petits bracelets, ô Aïcha ma fille

L'Ogre se dit : J'ai compris. Demain je reviendrai, je répéterai les mots de la petite fille, il m'ouvrira et je le mangerai !

Le lendemain, peu avant que n'arrive la fillette, l'Ogre se présenta devant la mesure et dit de sa grosse voix :

- Ouvre-moi la porte, ô mon père Inoubba, ô mon Inoubba !
- Sauve-toi, maudit ! lui répondit le vieux. Crois-tu que je ne te reconnaisse pas ?

L'Ogre revint à plusieurs reprises mais le vieillard, chaque fois, devinait qui il était. L'ogre s'en alla finalement trouver le sorcier.

- Voici, lui dit-il, il y a un vieil impotent qui habite hors du village. Il ne veut pas m'ouvrir parce que ma grosse voix me trahit. Indique-moi le moyen d'avoir une voix aussi fine, aussi claire que celle de sa petite fille.

Le sorcier répondit :

- Va, enduis-toi la gorge de miel et allonge-toi par terre au soleil, la bouche grande ouverte. Des fourmis y entreront et racleront ta gorge. Mais ce n'est pas en un jour que ta voix s'éclaircira et s'affinera !

L'ogre fit ce que lui recommandait le sorcier : il acheta du miel, s'en remplit la gorge et alla s'étendre au soleil, la bouche ouverte. Une armée de fourmis entra dans sa gorge.

Au bout de deux jours, l'ogre se rendit à la mesure et chanta :

- Ouvre-moi la porte, ô mon père Inoubba, ô mon Inoubba !

Mais le vieillard le reconnut encore.

- Éloigne-toi, maudit ! lui cria-t-il. Je sais qui tu es.

L'ogre s'en retourna chez lui.

Il mangea encore et encore du miel. Il s'étendit de longues heures au soleil. Il laissa des légions de fourmis aller et venir dans sa gorge. Le quatrième jour, sa voix fut aussi fine claire que celle de la fillette. L'ogre se rendit alors chez le vieillard et chantonna devant sa mesure :

- Ouvre-moi la porte, ô mon père Inoubba, ô mon Inoubba !

- Fais sonner tes petits bracelets, ô Aïcha ma fille ! répondit l'aïeul. L'Ogre s'était muni d'une chaîne : il la fit tinter. La porte s'ouvrit. L'Ogre entra et dévora le pauvre vieux. Et puis il revêtit ses habits, prit sa place et attendit la petite fille pour la dévorer aussi.

Elle vint. Mais elle remarqua, dès qu'elle fut devant la mesure, que du sang coulait sous la porte. Elle se dit : « Qu'est-il arrivé à mon grand-père ? » Elle verrouilla la porte de l'extérieur et chantonna :

- Ouvre-moi la porte, ô mon père Inoubba, ô mon père Inoubba !

L'Ogre répondit de sa voix fine et claire :

- Fais sonner tes petits bracelets, ô Aïcha ma fille !

La fillette qui ne reconnut pas dans cette voix celle de son grand-père, posa sur le chemin la galette et le plat de couscous qu'elle tenait, et courut au village alerter ses parents.

- L'Ogre a mangé mon grand-père, leur annonça-t-elle en pleurant. J'ai fermé sur lui la porte. Et maintenant qu'allons-nous faire ?

Le père fit crier la nouvelle sur la place publique. Alors chaque famille offrit un fagot et des hommes accoururent de tous côtés pour porter ces fagots jusqu'à la mesure et y mettre le feu. L'ogre essaya vainement de fuir. Il pesa de toute sa force sur la porte qui résista. C'est ainsi qu'il brûla.

L'année suivante, à l'endroit même où l'Ogre fut brûlé, un chêne s'élança. On l'appela le « Chêne de l'ogre ». Depuis, on le montre aux passants.

Mon conte est comme un ruisseau, je l'ai conté à des Seigneurs.

Il était une fois une femme qui n'avait qu'un enfant, une petite fille, bien sage et bien résolue. Chaque semaine, le jour où elle cuisait son pain, elle faisait une *époigne* et disait à l'enfant :

— Ma petite fille, tu vas porter l'époigne à ta grand-mère.

— Oui, maman, répondait la petite, et elle s'en allait chez la grand-mère qui demeurait dans un village voisin.

Un jour qu'elle cheminait avec l'époigne dans son panier, elle rencontra, à la bifurcation de deux sentiers, un loup qui lui dit :

— Où vas-tu, petite ?

Elle fut d'abord saisie à la vue du loup, mais elle se rassura, car elle entendait les bûcherons qui travaillaient dans le bois et elle répondit gentiment :

— Je vas porter l'époigne à ma grand-mère qui demeure dans la première maison du village, là-bas.

— Par quel chemin veux-tu passer, celui des Aiguilles ou celui des Epingles ?

— Par le chemin des Epingles que j'ai l'habitude de suivre.

— Eh bien ! bon voyage, petite !

Et tandis que l'enfant prenait le chemin des Epingles, le loup partit à fond de train par celui des Aiguilles³, arriva chez la grand-mère, la surprit et la tua. Puis il versa le sang de la pauvre femme dans les bouteilles du dressoir et mit sa chair⁴ dans un grand pot devant le feu. Après quoi, il se coucha dans le lit. Il venait de tirer les courtines et de s'envelopper dans la couverture, quand il entendit frapper à la porte : c'était la petite fille qui arrivait. Elle entra :

— Bonjour, grand-mère.

— Bonjour, mon enfant.

— Êtes-vous donc malade, que vous restez au lit ?

— Je suis un peu fatiguée, mon enfant.

— J'apporte votre époigne : où faut-il la mettre ?

— Mets-la dans l'*arche*, mon enfant. Chauffe-toi, prends de la viande dans le pot, du vin dans une bouteille du dressoir, mange et bois et tu viendras te coucher dans mon lit. La petite fille mangea et but de bon appétit. Le chat de la maison, passant la tête par la chatière, disait :

Tu mang', tu bois le sang d'ta grand

Mon enfant !

— Entendez-vous, grand-mère, ce que dit le chat ?

— Prends un bâton et chasse-le !

Mais à peine avait-il disparu que le jaus vient dire à son tour :

Tu mang', tu bois le sang d'ta grand

Mon enfant !

— Grand-mère, entendez-vous le jau ?

— Prends un bâton et chasse-le... Et maintenant que tu as bu et mangé, viens te coucher.

L'enfant commença à se déshabiller. Elle quitta son *devantier*⁹.

— Où mettre mon devantier, grand-mère ?

— Jette-le au feu ; demain nous en achèterons un neuf.

— Où mettre mon mouchoir ?

— Jette-le au feu ; demain nous en achèterons un autre.

— Où mettre ma robe ?

— Jette-la au feu... et viens vite te coucher. La petite fille s'approcha du lit et s'y glissa.

— Ah ! grand-mère, comme vous êtes couverte de poils !

— C'est pour avoir plus chaud, mon enfant.

— Ces grandes pattes que vous avez !

— C'est pour mieux marcher, mon enfant.

— Ces grandes oreilles !

— C'est pour mieux entendre !

— Ces grands yeux¹⁰ !

— C'est pour mieux voir !

— Cette grande bouche !

— C'est pour mieux t'avaler !

Et en même temps, le loup se jeta sur la pauvre petite fille et la dévora.

Il était une fois un Gentilhomme qui épousa en secondes noces une femme, la plus hautaine et la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avait deux filles de son humeur, et qui lui ressemblaient en toutes choses. Le Mari avait de son côté une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple ; elle tenait cela de sa Mère, qui était la meilleure personne du monde. Les noces ne furent pas plus tôt faites, que la Belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur; elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendaient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la Maison: c'était elle qui nettoyait la vaisselle et les montées, qui frottait la chambre de Madame, et celles de Mesdemoiselles ses filles ; elle couchait tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paillasse, pendant que ses soeurs étaient dans des chambres parquetées, où elles avaient des lits des plus à la mode, et des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête. La pauvre rifle souffrait tout avec patience, et n'osait s'en plaindre à son père qui l'aurait grondée, parce que sa femme le gouvernait entièrement.

Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle s'allait mettre au coin de la cheminée, et s'asseoir dans les cendres, ce qui faisait qu'on l'appelait communément dans le logis Culcendron. La cadette, qui n'était pas si malhonnête que son aînée, l'appelait Cendrillon; cependant Cendrillon, avec ses méchants habits, ne laissait pas d'être cent fois plus belle que ses soeurs, quoique vêtues très magnifiquement.

Il arriva que le Fils du Roi donna un bal, et qu'il en pria toutes les personnes de qualité : nos deux Demoiselles en furent aussi priées, car elles faisaient grande figure dans le Pays. Les voilà bien aises et bien occupées à choisir les habits et les coiffures qui leur siéraient le mieux ; nouvelle peine pour Cendrillon, car c'était elle qui repassait le linge de ses soeurs et qui godronnait leurs manchettes. On ne parlait que de la manière dont on s'habillerait. Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge et ma garniture d'Angleterre. Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire; mais en récompense, je mettrai mon manteau à fleurs d'or et ma barrière de diamants, qui n'est pas des plus indifférentes.

On envoya quérir la bonne coiffeuse, pour dresser les cornettes à deux rangs, et on fit acheter des mouches de la bonne Faiseuse : elles appelèrent Cendrillon pour lui demander son avis, car elle avait le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, et s'offrit même à les coiffer ; ce qu'elles voulaient bien. En les coiffant, elles lui disaient: Cendrillon, serais-tu bien aise d'aller au Bal ? Hélas, Mesdemoiselles, vous vous moquez de moi, ce n'est pas là ce qu'il me faut. Tu as raison, on rirait bien si on voyait un Culcendron aller au Bal. Une autre que Cendrillon les aurait coiffées de travers ; mais elle était bonne, et elle les coiffa parfaitement bien. Elles furent transportées de joie. On rompit plus de douze lacets à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menue, et elles étaient toujours devant leur miroir.

Enfin l'heureux jour arriva, on partit, et Cendrillon les suivit des yeux le plus longtemps qu'elle put ; lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa Marraine qui la vit toute en pleurs, lui demanda ce qu'elle avait. Je voudrais bien... je voudrais bien... Elle pleurait si fort qu'elle ne put achever. Sa Marraine, qui était Fée, lui dit : Tu voudrais bien aller au Bal, n'est-ce pas ? Hélas oui, dit Cendrillon en soupirant. Hé bien, seras-tu bonne fille ? dit sa Marraine, je t'y ferai aller. Elle la mena dans sa chambre, et lui dit :

Va dans le jardin et apporte-moi une citrouille. Cendrillon alla aussitôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver, et la porta à sa Marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourrait faire aller au Bal. Sa Marraine la creusa, et n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussitôt changée en un beau carrosse tout doré. Ensuite elle alla regarder dans sa souricière, où elle trouva six souris toutes envie; elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la souricière, et à chaque souris qui sortait, elle lui donnait un coup de baguette, et la souris était aussitôt changée en un beau cheval ; ce qui fit un bel attelage de six chevaux, d'un beau gris de souris pommelé. Comme elle était en peine de quoi elle ferait un Cocher : Je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a point quelque rat dans la ratière, nous en ferons un Cocher. Tu as raison, dit sa Marraine, va voir. Cendrillon lui apporta la ratière, où il y avait trois gros rats. La Fée en prit un

d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe, et l'ayant touché, il fut changé en un gros Cocher, qui avait une des plus belles moustaches qu'on ait jamais vues. Ensuite elle lui dit : Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derrière l'arrosoir, apporte les-moi. Elle ne les eut pas plus tôt apportés que la Marraine les changea en six Laquais, qui montèrent aussitôt derrière le carrosse avec leurs habits chamarrés, et qui s'y tenaient attachés, comme s'ils n'eussent fait autre chose toute leur vie. La [Fée](#) dit alors à Cendrillon : Hé bien, voilà de quoi aller au Bal, n'es-tu pas bien aise ?

Oui, mais est-ce que j'irai comme cela avec mes vilains habits ? Sa Marraine ne fit que la toucher avec sa baguette, et en même temps ses habits furent changés en des habits de drap d'or et d'argent tout chamarrés de pierreries ; elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde. Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse ; mais sa Marraine lui recommanda sur toutes choses de ne pas passer minuit, l'avertissant que si elle demeurait au Bal un moment davantage, son carrosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, et que ses vieux habits reprendraient leur première forme.

Elle promit à sa Marraine qu'elle ne manquerait pas de sortir du Bal avant minuit. Elle part, ne se sentant pas de joie. Le Fils du Roi, qu'on alla avertir qu'il venait d'arriver une grande [Princesse](#) qu'on ne connaissait point, courut la recevoir ; il lui donna la main à la descente du carrosse, et la mena dans la salle où était la compagnie. Il se fit alors un grand silence ; on cessa de danser et les violons ne jouèrent plus, tant on était attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue. On n'entendait qu'un bruit confus : Ah, qu'elle est belle ! Le Roi même, tout vieux qu'il était, ne laissait pas de la regarder et de dire tout bas à la Reine qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu une si belle et si aimable personne. Toutes les Dames étaient attentives à considérer sa coiffure et ses habits, pour en avoir dès le lendemain de semblables, pourvu qu'il se trouvât des étoffes assez belles, et des ouvriers assez habiles. Le Fils du Roi la mit à la place la plus honorable, et ensuite la prit pour la mener danser.

Elle dansa avec tant de grâce, qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune [Prince](#) ne mangea point, tant il était occupé à la considérer. Elle alla s'asseoir auprès de ses soeurs, et leur fit mille honnêtetés : elle leur fit part des oranges et des citrons que le [Prince](#) lui avait donnés, ce qui les étonna fort, car elles ne la connaissaient point. Lorsqu'elles causaient ainsi, Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts : elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie, et s'en alla le plus vite qu'elle put. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa Marraine, et après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle souhaiterait bien aller encore le lendemain au Bal, parce que le Fils du Roi l'en avait priée. Comme elle était occupée à raconter à sa Marraine tout ce qui s'était passé au Bal, les deux soeurs heurtèrent à la porte ; Cendrillon leur alla ouvrir.

Que vous êtes longtemps à revenir ! leur dit-elle en bâillant, et se frottant les yeux, et en s'étendant comme si elle n'eût fait que de se réveiller ; elle n'avait cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles s'étaient quittées. Si tu étais venue au Bal, lui dit une de ses soeurs, tu ne t'y serais pas ennuyée : il y est venu la plus belle [Princesse](#), la plus belle qu'on puisse jamais voir, elle nous a fait mille civilités, elle nous a donné des oranges et des citrons. Cendrillon ne se sentait pas de joie : elle leur demanda le nom de cette [Princesse](#) ; mais elles lui répondirent qu'on ne la connaissait pas, que le Fils du Roi en était fort en peine, et qu'il donnerait toutes choses au monde pour savoir qui elle était. Cendrillon sourit et leur dit : Elle était donc bien belle ? Mon Dieu, que vous êtes heureuses, ne pourrais-je point la voir ? Hélas ! Mademoiselle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune que vous mettez tous les jours. Vraiment, dit Mademoiselle Javotte, je suis de cet avis, prêtez votre habit à un vilain Culcendron comme cela : il faudrait que je fusse bien folle. Cendrillon s'attendait bien à ce refus, et elle en fut bien aise, car elle aurait été grandement embarrassée si sa soeur eût bien voulu lui prêter son habit. Le lendemain les deux soeurs furent au Bal, et Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le Fils du Roi fut toujours auprès d'elle, et ne cessa de lui conter des douceurs ; la jeune Demoiselle ne s'ennuyait point, et oublia ce que sa Marraine lui avait recommandé, de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lorsqu'elle ne croyait pas qu'il fût encore onze heures :

elle se leva et s'enfuit aussi légèrement qu'aurait fait une biche : le Prince la suivit, mais il ne put l'attraper ; elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre, que le Prince ramassa bien soigneusement.

Cendrillon arriva chez elle bien essoufflée, sans carrosse, sans laquais, et avec ses méchants habits, rien ne lui étant resté de toute sa magnificence qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avait laissée tomber. On demanda aux Gardes de la porte du Palais s'ils n'avaient point vu sortir une Princesse ; ils dirent qu'ils n'avaient vu sortir personne, qu'une jeune fille fort mal vêtue, et qui avait plus l'air d'une Paysanne que d'une Demoiselle. Quand ses deux soeurs revinrent du Bal, Cendrillon leur demanda si elles s'étaient encore bien diverties, et si la belle Dame y avait été ; elles lui dirent que oui, mais qu'elle s'était enfuie lorsque minuit avait sonné, et si promptement qu'elle avait laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde ; que le Fils du Roi l'avait ramassée, et qu'il n'avait fait que la regarder pendant tout le reste du Bal, et qu'assurément il était fort amoureux de la belle personne à qui appartenait la petite pantoufle.

Elles dirent vrai, car peu de jours après, le Fils du Roi fit publier à son de trompe qu'il épouserait celle dont le pied serait bien juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux Princesses, ensuite aux Duchesses, et à toute la Cour, mais inutilement. On l'apporta chez les deux soeurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle, mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon qui les regardait, et qui reconnut sa pantoufle, dit en riant : Que je voie si elle ne me serait pas bonne, ses soeurs se mirent à rire et à se moquer d'elle. Le Gentilhomme qui faisait l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, et la trouvant fort belle, dit que cela était juste, et qu'il avait ordre de l'essayer à toutes les filles. Il fit asseoir Cendrillon, et approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entrait sans peine, et qu'elle y était juste comme de cire. L'étonnement des deux soeurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la Marraine, qui ayant donné un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux soeurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avaient vue au Bal. Elles se jetèrent à ses pieds pour lui demander pardon de tous les mauvais traitements qu'elles lui avaient fait souffrir. Cendrillon les releva, et leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnait de bon coeur, et qu'elle les priait de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune Prince, parée comme elle l'était : il la trouva encore plus belle que jamais, et peu de jours après, il l'épousa. Cendrillon qui était aussi bonne que belle, fit loger ses deux soeurs au Palais, et les maria dès le jour même à deux grands Seigneurs de la Cour.

Il y était une fois deux demi-soeurs l'une nommée Tam et l'autre Cam. Tam était la fille du père de la première épouse. Celle ci était morte lorsque l'enfant était encore jeune et son père prit une deuxième épouse. Quelques années plus tard, le père décèda en laissant Tam vivre seule avec sa belle-mère et sa demi-soeur.

La belle-mère et la demi-soeur traitaient la jeune fille sévèrement. Tam avait du travail toute la journée et jusque tard dans la nuit. Alors qu'il faisait complètement noir, elle devait s'occuper de porter de l'eau pour la cuisine, faire la lessive, cueillir des légumes et ramasser de la fougère d'eau pour la donner à manger aux porcs. Toute la nuit, elle passait beaucoup de temps à décortiquer le riz. Pendant que Tam travaillait sa soeur n'avait rien d'autre à faire que de jouer. Elle était très bien habillée et mangeait toujours les meilleurs aliments.

Un matin, la belle mère donna deux nasses une à Tam et une à Cam et leur a dit d'aller à la rizièr pour capturer de minuscules crevettes et crabes. "Je donnerais un yem de tissu rouge à celle qui ramènera un panier rempli " promit t-elle.

Tam était très habile pour trouver des crevettes et des crabes dans la rizièr et elle rempli rapidement son panier de pêche. Cam marcha à travers les rizièr mais elle ne pu rien attraper. Elle regarda Tam et lui dit: "Oh, ma chère soeur, vos cheveux sont couvert de boue. Plongez dans l'étang pour vous laver ou vous serez réprimandé par notre mère à notre retour à la maison."

Croyant ce que sa sœur lui disait, Tam précipita dans l'étang pour se laver. Dès qu'elle fut parti, Cam vida le contenu du panier dans son propre panier de pêche et se hâta de rentrer à la maison demander le yem de tissu rouge.

Quand elle eut fini de se laver et au vu son panier vide Tam éclata en sanglots.

Un Bouddha qui était assis sur un lotus dans le ciel entendit ses sanglots et descendit près d'elle. «Pourquoi pleures-tu ?" demanda le Bouddha.

Tam, lui dit tout ce qui s'était passé et le la réconforta. "Sèches tes larmes. Regardes dans ton panier de pêche et de vois s'il reste quelque chose."

Tam se pencha sur le panier et le Bouddha dit: "Il y avait seulement une minuscule poisson "bông". (Goujon)

«Prends le poisson et met le dans l'étang près de chez toi. A chaque repas, tu devras y jeter un bol de riz pour le nourrir. Si tu souhaites qu'il monte à la surface pour manger le riz, tu devras l'appeler comme ceci :

Chers bông, chers bông,
Remonte pour manger mon riz doré,
Sans cela personne d'autre ne trouvera le goût agréable.

Au revoir mon enfant, je te souhaite bonne chance. "Après avoir dit cela le Bouddha disparu.

Tam mit le poisson dans l'étang comme on lui avait recommandé de le faire et chaque jour, après le déjeuner et le repas du soir, elle prit du riz pour le nourrir. Jour après jour, ainsi le poisson bông et la jeune fille devinrent de bons amis.

A voir Tam prendre du riz et le jeter dans l'étang, après chaque repas, la belle-mère eut des soupçons et dit à Cam de l'espionner. Cam s'était caché dans un buisson près de l'étang, quand Tam appela bông poisssons elle mémorisa ses paroles et se sont précipités à sa mère pour lui dire le secret.

Ce soir-là, la belle-mère dit à Tam que demain elle devrait conduire les buffles à paître dans les champs en dehors de la ville.

"C'est maintenant la saison pour les légumes. Les Buffles ne peuvent pas paître dans le village. Demain, tu devras emmener les buffles à l'extérieur de la ville. Si tu vas paître dans le village, ils seront pris par les notables."

Tam se leva très tôt le lendemain matin pour conduire les buffles aux champs lointains. Quand elle eut disparu, Cam et sa mère prirent du riz et allèrent à l'étang, où elles appellèrent le poisson bong. Il monta à la surface où la femme l'attrapa. Ensuite elle le cuisina puis le mangea.

Le soir venu, Tam revint et après avoir mangé pris un peu de riz et se dirigea vers l'étang pour nourrir son ami. Elle a appela et appela encore et encore, mais elle ne vit que des gouttes de sang à la surface de l'eau. Tam su que quelque chose de terrible s'était passé et se mit à pleurer.

Le Bouddha apparut à ses côtés de nouveau. «Pourquoi pleures-tu cette fois-ci, mon enfant?»

Tam lui raconta toute l'histoire et le Bouddha dit "Ton poisson a été péché et mangé. Maintenant, ne pleure plus. Il faut trouver les arrêtes du poisson et de les mettre dans quatre pots. Après avoir fait cela, tu devras enterrer les pots et en placer un à chacun des pieds de ton lit."

Tam chercha et chercha les arrêtes de son cher ami, mais ne les trouvait nulle part. Alors qu'elle cherchait encore et encore un coq est venu vers elle lui disant :

Cock-a-doodle-do, cock-a-doodle-do,

Une poignée de riz,

Et je trouve les arrêtes pour vous.

Tam lui donna du riz et quand il eut mangé se précipita dans la cuisine. En peu de temps, l'élégant volaille revint avec les arrêtes qu'il déposa aux pieds de Tam. La jeune fille mis les arrêtes dans quatre pots et en enterra un à chacun des pieds de son lit.

Quelques mois plus tard, le roi a proclama l'existence d'un grand festival. Tous les habitants du village de Tam allaient y participer et la route était bondé avec des gens richement vêtus en route vers la capitale. Cam et de sa mère parés de leurs plus beaux vêtements était prêtent à se joindre à eux. Lorsque la femme vit que Tam voulait également participer à la soirée de gala fit un clin d'oeil à Cam. Puis elle mélangea un panier de riz brut avec le panier de décortiqué, le riz que Tam avait trié la veille au soir. "Tu iras à la fête quand tu auras séparés chacun de ces grains de riz. Si il n'y a pas de riz lorsque nous rentrerons ce soir je te battrais."

Puis elle et sa fille rejoignirent les gens heureux sur le chemin de la fête laissant Tam solitaire à sa tâche. Elle commença à séparer le riz, mais elle savait que cela était désespérée et elle se mit à pleurer.

Une fois encore, le Bouddha apparut à ses côtés. "Pourquoi y a t-il des larmes dans les yeux?" a t-il demandé.

Tam lui expliqua que les grains de riz devaient être séparées et que le festival serait terminé avant qu'elle ait fini.

"Apportes tes paniers dans la cour"dit le Bouddha. "Je vais appeler les oiseaux pour t'aider. "

Les oiseaux virent picorer et voler jusqu'à ce qu'en un rien de temps, ils eut divisé le riz et la cosse en deux paniers. différent. Pas un seul grain ils ne mangèrent mais lorsqu'ils s'envolèrent Tam se mit à pleurer de nouveau.

«Maintenant, pourquoi tu pleures?» demanda le Bouddha.

"Mes vêtements sont trop pauvres, je vous remercie pour votre aide, mais je ne peux pas aller habillé comme ça."

"Vas déterrer les quatre pots" ordonna le Bouddha. "Ensuite, tu auras tout ce qu'il te faut."

Tam obéi, déterra et ouvrit les pots. Dans le premier elle trouva une belle robe en soie, un Yem en soie et une écharpe du même tissu. Dans le deuxième pot elle trouva une paire de chaussures brodées qui d'une ruse de sa conception lui allait parfaitement. Quand elle ouvrit le troisième pot elle fut surprise d'y trouver un cheval miniature. Une fois dehors il grandi pour devenir un noble coursier. Dans le quatrième il y avait une selle richement. Elle alla laver et brosser ses cheveux jusqu'à ce qu'ils brille. Puis elle mit ses merveilleux vêtements neufs et se dirigea vers le festival.

Sur le chemin, elle a dû traverser un ruisseau, et une de ses chaussures brodées tomba à l'eau et coula. Elle était tellement pressé qu'elle ne pouvait pas s'arrêter pour chercher sa chaussure, alors elle enveloppa l'autre chaussure dans son foulard.

Peu de temps après, le roi et son entourage mené par deux éléphants, arriva à ce même endroit. Les éléphants refusèrent d'entrer dans l'eau baissèrent leurs défenses en barrissements. Le roi ordonna à ses disciples d'aller les chercher dans l'eau. L'un d'entre eux trouva la chaussure brodée et la porta au roi qui la regarda de près.

Enfin, il dit "La jeune fille qui portait une chaussure aussi belle que celle ci doit elle-même être très belle. Allons à la fête et retrouvons-la. Celle qui pourra la porter deviendra ma femme."

Il y eut beaucoup d'émotion quand toutes les femmes apprirent la décision du roi, toutes attendaient impatiemment leur tour pour essayer la chaussure.

Cam et sa mère essayèrent aussi mais sans succès, et quand ils virent Tam attendre patiemment près de là, elles commencèrent à la dénigrée. "Comment quelqu'un d'aussi commun que toi pourrait être la propriétaire d'une telle chaussure ? Et où as-tu voler ces beaux vêtements ?" Nous rentrons à la maison et s'il n'y a pas de riz à cuire je te battrais sévèrement."

Tam ne dit rien mais quand vint son tour d'essayer la chaussure elle lui alla parfaitement. Puis elle montra l'autre chaussure qu'elle avait soigneusement enveloppé dans son foulard et tout le monde sut qu'elle serait la future reine.

Le roi a ordonna à ses fonctionnaires d'emmener Tam au le palais dans un palanquin, elle fut emmené loin des regards furieux et jaloux de sa belle-mère et de sa demi-soeur.

Tam été très heureuse de vivre dans la citadelle avec le roi, mais elle n'avait jamais oublié son père. Comme la date anniversaire de sa mort était proche elle demanda au roi si elle pouvait retourner dans son village pour préparer une offrande.

Quand Cam et sa mère virent que Tam était de retour, jalouse elles échafaudèrent un mauvais plan. "Tu dois faire une offre de bétel à ton père" déclara la belle-mère. "Cet arbre de noix d'arec a les meilleures écrous. Tu grimpe vraiment bien, tu dois aller en haut de l'arbre et en rapporter quelques-unes."

Tam escalada l'arbre et quand elle se trouva à son sommet la belle-mère pris une hache commença à couper le tronc. Elle le secoua et Tam cria en alarme "Que se passe t'il ? Pourquoi secouez vous l'arbre de cette sorte ?"

"Il y a beaucoup de fourmis ici" dit la belle-mère. "Je suis en train de les chasser."

Elle continua à couper l'arbre jusqu'à ce qu'il tombe. Il se renversa dans un étang profond et la belle jeune femme se noya. Les deux méchant assassins prirent les vêtements de Tam et se rendirent à la citadelle. Là la belle mère expliqua le terrible «accident» au roi et lui offrit Cam en remplacement. Le roi était très malheureux mais il ne dit rien.

Tam une fois décédée s'était transformée en un oiseau Vang Anh. L'oiseau de retour au palais vit Cam laver les vêtements du roi près du puits. Elle appela "Ce sont les vêtements de mon mari. Sécher les vêtements sur le poteau et non pas sur la clôture de peur qu'ils ne soient déchirés."

Puis elle se rendit à la fenêtre de la chambre du roi en chantant. L'oiseau le suivait partout et le roi à qui Tam manquait grandement lui parla d'elle "Chers oiseaux, chers oiseaux, si vous êtes ma femme, s'il vous plaît venez à mon bras."

L'oiseau sauta sur sa manche. Le roi aimait tellement l'oiseau qu'il avait souvent oublié de manger ou de dormir et avait fait une cage en or. Il l'écoutait jour et nuit ignorait complètement Cam.

Cam alla parler à sa mère de l'oiseau. La femme affirma qu'elle devait le tuer et le manger puis trouver une histoire à raconter au roi. Cam attendit jusqu'à ce que le roi fut absent alors elle fit comme sa mère lui avait conseillé et jeta les plumes dans le jardin.

Quand le roi fut de retour il demanda des nouvelles de l'oiseau et Cam répondit : "J'ai eu une grande faim d'oiseau, j'ai eu tellement peu de viande pour le repas." Le roi ne dit rien.

Les plumes poussèrent dans un arbre et chaque fois que le roi venait sous les branches, se penchant il lui faisait un parasol d'ombre. Il fit placer un hamac sous l'arbre et chaque jour venait s'y reposer.

Cam n'était pas heureuse et encore une fois alla demander à sa mère quelques conseils :

"Il faut abattre l'arbre en secret. Utiliser le bois pour faire un métier à tisser et dis au roi que tu aimerais lui tisser une étoffe."

Un jour de tempête Cam abattit l'arbre et le transforma en un métier à tisser. Quand le roi lui demanda ce que cela signifiait elle dit que le vent avait soufflé trop fort et que maintenant elle tisserait pour lui sur ce métier fait du bois de son arbre. Quand elle s'assit au métier à tisser, il lui parla "Klick Klack, Klick Klack, vous avez pris mon mari. Je vais prendre vos yeux."

Le Cam terrifiée répéta à sa mère les mots du métier à tisser "Brûle le métier à tisser et porte ses cendres loin du palais" dit elle à sa fille.

Cam fit comme elle avait dit et jeta les cendres sur le côté de la route à une grande distance de la maison du roi. Les cendres alimentèrent un arbre qui à la belle saison se couvrit d'un énorme fruit doté d'une fragrance qui pouvait être senti de loin.

Une vieille femme qui vendait de l'eau potable à proximité attiré par l'odeur vint sous l'arbre. Elle examina les fruits ouvrit sa poche et appela avec nostalgie "Chère Thi, tombe dans ma poche, je te garderai pour l'odeur, jamais je ne te mangerai."

Le fruit tomba dans sa poche et elle l'aima et le chéri, le conserva dans sa chambre pour regarder et sentir son parfum.

Chaque jour, la vieille femme se rendait à son étal, alors Tam quitta le fruit et nettoya la maison, mit les choses en ordre, le riz à cuire et fit une soupe de légumes du jardin. Puis elle est redevenue toute petite et retourna à l'intérieur du fruit Thi.

La vieille femme curieuse était décidée à découvrir venait l'aider. Un matin, elle fit semblant d'aller à son stand et se cacha derrière un arbre près de la porte de derrière. Elle regarda à travers une fissure et vit sortir Tam du fruit Thi et grandir jusqu'à devenir une belle jeune fille. La vieille femme très heureuse se précipita dans la maison, décida de l'adopter. Elle déchira la peau du fruit et le jeta dehors. Tam vécu heureuse avec la vieille femme en l'aidant à la maison tous les jours. Elle préparait également des gâteaux et du bétel à vendre sur le stand.

Un jour, le roi a quitta sa citadelle traversant la campagne à cheval, il arriva à l'ancienne ferme. La vieille femme lui offrit de l'eau et du bétel et lorsqu'il l'accepta, il vit que le bétel était rouler comme les ailes d'un aigle. Il se souvint que sa femme préparait bétel exactement de cette façon.

"Qui a préparé ce bétel ?" demanda t'il.

"Il a été fait par ma fille" répondit la vieille femme.

"Où est ta fille ? Permettez-moi de la voir."

La vieille femme appelée Tam. Quand elle arriva le roi reconnu son épouse bien-aimée. Le roi était très heureux et lorsque la vieille femme lui eut raconté toute l'histoire, il envoya ses serviteurs apporter une riche palanquin pour transporter sa femme à la citadelle.

Quand Cam vit que Tam était revenu, elle devint encore plus craintive, un jour elle demanda à sa demi-soeur le secret de sa grande beauté

"Veux tu devenir vraiment très belle ? demanda Tam. "Vient je vais te montrer comment faire." Tam demanda ses serviteurs de creuser un trou et de préparer un gros pot d'eau bouillante. "Si tu veux

être belle, tu doit aller dans ce trou" dit Tam à la méchante demi-soeur.

Lorsque Cam fut dans le trou Tam es fonctionnaires versèrent l'eau bouillante dans le trou et sa demi-soeur rencontra la mort. Tam fit de sa chair un "mam", une délicieuse sauce et l'a envoyé à sa belle-mère en disant que c'était un cadeau de sa fille.

Chaque jour, la femme prenait ses accompagné de cette sauce, tout en commentant le délicieux goût. Un corbeau vint à sa maison, perchée sur le toit il dit "Délicieux ! La mère mange la chair de sa propre fille, Donnez-moi en un peu."

La belle-mère très en colère chassa l'oiseau au loin, mais le jour où le pot de "mam" fut presque vide, elle vit le crâne de sa fille et tomba raide morte.

Il était une fois trois soeurs. Deux d'entre elles étaient issues d'une première mère. Comme elles détestaient leur troisième soeur, elles lui répétaient :

— *Marie des cendres – Roule ta cendre –*

Fuseau des cendres – Tourne ta cendre.

Tous les jours, les trois soeurs partaient filer la laine au bord d'un précipice ; elles disaient que celle qui n'arriverait pas à fini sa botte de laine verrait sa mère se transformer en vache. Cependant, il faut dire que seule Marie des cendres possédait sa mère ; celle des deux autres n'était plus là.

La pauvre fille était toujours la première à finir ses bottes de laine et les demi-soeurs ne pouvaient rien trouver à redire. Mais, pour se venger, elles lui remettaient en cachette d'autres laines dans le tas à côté d'elle. Et plus elle voyait les bottes de laine s'accumuler, plus elle se dépêchait de les filer au plus vite. Cependant, une fois parmi d'autres, Marie des cendres ne put finir toutes les bottes de laine et sa mère se transforma en vache.

Le soir, au moment de rentrer chez elles, elles entendirent un meuglement. Elles ouvrirent la porte, regardèrent et virent la vache au milieu de la pièce. Lorsque leur père rentra aussi du travail et vit ce qui s'était passé, il fut bouleversé et dit :

— Que pouvons-nous faire maintenant

mes fillette ? Toi, Marie des cendres, tu vas prendre tous les jours la vache et tu iras la faire paître, et le soir tu reviendras à la maison.

Après qu'elle eut plusieurs fois conduit la vache, son père lui dit :

— Maintenant, va te reposer,

Marie des cendres ; tes sœurs pourront elles aussi l'amener aux champs.

Le matin, les soeurs voulurent emmener la vache pour la faire paître, mais celle-ci ne voulait pas bouger. Elles essayèrent à plusieurs reprises jusqu'à ce que le père dise :

— Les filles, nous allons la tuer, cette vache, et nous allons la manger.

Lorsqu'elle entendit cela, Marie des cendres se leva brusquement et se mit à pleurer et à crier très fort. Mais son père ne l'écucha point et décida d'égorger la vache. On la fit bien rôtir au four et l'on se mit à la manger près de l'âtre.

Marie des cendres était assise derrière l'âtre et regardait.

— Et toi aussi, Marie, viens ici te régaler, lui dirent ses demi-soeurs.

Mais elle regardait fixement sans dire un mot. Elle ramassait seulement les os que ses soeurs jetaient. Elle mit tous les os ensemble et alla les enterrer dans un endroit qu'elle seule connaissait. Elle avait cependant conservé la queue de la vache et, lorsqu'elle voulait se rendre quelque part, elle brûlait un poil : alors, devant elle, apparaissaient, dans un grand bond, un cheval armé, ainsi qu'une robe en or.

Ses deux soeurs sortaient pour s'amuser, sans inviter Marie des cendres. Mais, une fois, quelqu'un les invita toutes les trois pour un baptême, qui devait être suivi d'une grande fête. Au moment de partir, les deux soeurs, bien parées, dirent à Marie des cendres de venir avec elles faire la fête. Mais la pauvre Marie répondit comme les autres fois :

— Puisque je n'ai rien à me mettre, comment voulez-vous que je vienne ?

Dès que ses demi-soeurs furent parties, elle courut à l'endroit où elle avait enterré les os de la vache. Elle brûla un poil et vit tout de suite apparaître le cheval armé, ainsi que le vêtement en or. Aussitôt, elle l'enfourcha et arriva avant ses méchantes soeurs à l'endroit où devait se tenir la fête. Quand les gens virent cette femme avec ses habits qui scintillaient de pièces d'or, ils lui demandèrent sans hésiter d'être la marraine. Elle accepta et, lorsque le baptême fut terminé, elle se mit à distribuer des pièces d'or à chaque invité. Ses soeurs ne l'avaient pas reconnue. Contentes d'avoir récolté une poignée de pièces d'or, elles repartirent enfin chez elles.

Quant à Marie des cendres, elle s'arrêta à son retour devant un puits afin que son cheval boive. Mais, sans faire attention, elle fit tomber un soulier dans le puits. Elle essaya, tant bien que mal, de le repêcher, mais cela fut impossible. Elle reprit sa route. Arrivée à l'endroit où elle avait enterré les os de la vache, elle fit brûler encore un poil de la queue et tout disparut sous ses yeux. Elle repartit pour rentrer chez elle. Arrivée à la maison, elle s'assit dans l'âtre. Bientôt arrivèrent ses deux soeurs, joyeuses, qui commencèrent à lui raconter la soirée.

— Tu n'es pas venue, *Marie des cendres*

— *Roule ta cendre – Fuseau des cendres – Tourne ta cendre* pour voir quelle soirée nous avons eue ! Est arrivée une femme, très belle, vêtue d'or, sur un cheval avec une selle. C'est elle qui a été la marraine ; à la fin, elle a distribué des poignées de pièces d'or.

— Eh bien, montrez-moi vos pièces d'or, que je les voie aussi, dit alors Marie des cendres.

Les soeurs, en riant, ouvrirent tout de suite la boîte où elles avaient mis les pièces. Elles regardèrent, et que virent-elles ? Une boîte remplie de charbon ! Elles s'étonnèrent et allèrent sur-le-champ interroger leurs voisins qui avaient aussi été invités au baptême. Mais les autres avaient bien leurs pièces d'or. Elles sentirent alors qu'une chose étrange était peut-être en train d'arriver.

Un jour, le prince alla au puits boire de l'eau. Comme il était en train de regarder à l'intérieur, il vit dans le fond briller une chaussure. Il lança le seau et réussit à la retirer aussitôt.

Sans perdre de temps, il passa par toutes les maisons du village et demanda à qui appartenait ce soulier. Chaque femme disait que la chaussure lui appartenait. Mais le prince la leur faisait essayer et, lorsqu'il voyait qu'elle ne leur allait pas parfaitement, il partait pour une autre maison. En fin de compte, après avoir tourné dans le village entier sans résultat, il frappa à la porte de Marie des cendres. Mais les deux demi-soeurs avaient commencé à soupçonner quelque chose d'anormal en voyant leurs pièces d'or se changer en morceaux de charbon et en apprenant que le prince tournait dans le village pour retrouver la femme à qui appartenait la chaussure d'or : aussi, elles attrapèrent Marie des cendres et l'enfermèrent dans un grand panier qu'elles recouvrirent d'un tissu.

Lorsque le prince entra dans la maison, elles lui proposèrent une chaise pour s'asseoir, mais lui alla s'asseoir sur le panier. Lorsqu'elles virent la chaussure, elles se mirent à crier et à dire qu'elle leur appartenait, et

à remercier le prince pour la joie qu'il leur procurait en la ramenant. Mais, cela ne servit à rien, car la chaussure était trop petite, lorsqu'elles l'essayèrent. Marie des cendres, ayant pressenti les événements, avait pris avec elle une grosse aiguille, avant d'être enfermée dans le panier. Elle piqua le prince.

— Mais, qu'avez-vous mis ici, qui me pique ? demanda le prince aux deux soeurs.

— Rien, mon prince, nous n'avons qu'une poule.

Derechef, Marie des cendres piqua le prince et celui-ci redemanda ce qu'il y avait dans le panier. Les jeunes filles répondirent :

— Rien, mon Roi, ce n'est qu'une poule.

Mais, la troisième fois, il ne put plus tenir. Il ouvrit le panier et vit Marie des cendres, l'aiguille à la main. Il lui demanda à elle aussi d'essayer le soulier, pour voir s'il lui appartenait. Elle l'essaya. La chaussure lui allait parfaitement !

Le prince retourna alors en courant au palais. Il retrouva son père et lui dit :

— Mon père, tu sais, j'ai pris la décision d'épouser Marie des cendres.

— Comment ! toi, mon fils, avec toute ta richesse, épouser *Marie des cendres – Roule ta cendre – Fuseau des cendres – Tourne ta cendre* ? lui dit son père.

Mais lorsqu'il vit, tant bien que mal, qu'il ne pouvait lui faire changer d'avis, il donna sa bénédiction au prince pour qu'il ramène la jeune fille au palais. Le lendemain matin, le prince se leva, mit des habits cousus d'or et chevaucha vers la maison de Marie des cendres. Elle le savait et n'avait pas perdu de temps. Elle s'était rendue dès l'aube à l'endroit où elle avait enterré les os de sa mère, qui s'était transformée en vache. Elle y brûla un poil de la queue qu'elle avait gardée : aussitôt, apparurent le cheval armé et la robe de pièces d'or. Elle l'enfourcha et se rendit chez elle.

Le prince arrivait alors et il l'emmena. Tous deux rentrèrent ainsi au palais.

Un an plus tard, Marie des cendres eut un enfant. Ses soeurs étaient très jalouses d'elle et voulaient sa mort. Elle se levèrent un beau matin, se déguisèrent en vieilles femmes et se rendirent au palais. Elles frappèrent à la porte et une servante apparut.

— Nous voulons voir la reine.

— Ce n'est pas possible ; elle vient d'accoucher ces jours-ci.

— Mais c'est pour cela que nous voulons la voir.

Sur ces paroles, la servante ouvrit la porte et les conduisit à la chambre où se trouvait la reine avec son petit enfant. La servante s'en alla. Sans perdre de temps, les sorcières sortirent une aiguille et lui piquèrent le crâne. Elle se transforma tout de suite en oiseau. Alors, l'une des deux soeurs se mit au lit et fit semblant d'être la nouvelle accouchée, sans que le roi soit au courant. Mais le petit, qui n'avait pas sa mère pour téter, pleurait toute la journée et ne se calmait jamais. Aussi, le roi entra dans la chambre et demanda :

— Mais pourquoi cet enfant pleure-t-il toute la journée et ne se calme-t-il jamais ?

— Parce que je n'ai pas de lait pour l'allaiter, voilà pourquoi il pleure toute la journée, lui dit sa « femme ».

— Et pourquoi n'as-tu point de lait ?

— À cause de mon état de nouvelle accouchée, lui répondit-elle.

L'enfant pleurait, pleurait tout le temps, et on ne savait que faire. On apporta du lait de l'extérieur, mais lui ne voulait pas se calmer. Devant le palais, il y avait une branche et sur cette branche venait se poser l'oiseau – qui était la vraie mère de l'enfant. Tous les matins, il gazouillait et aussitôt l'enfant s'arrêtait de pleurer. La fausse reine s'en rendit compte et ordonna qu'on le tue. Le roi ne voulait pas, mais quand il vit que sa femme insistait, il donna la permission de le tuer.

Le chasseur qui avait tué l'oiseau le prit dans ses mains et le regarda attentivement. Il vit une épingle ; il la retira et l'enleva de la tête. Dès qu'il l'eut retirée, trois gouttes de sang tombèrent par terre. Et là, devant le palais, poussa un beau pommier. Il devint grand et dès que l'enfant s'en approchait, il se baissait pour qu'il l'attrape. Il se penchait seulement devant le roi et le petit garçon, afin qu'ils puissent prendre des pommes. Lorsque sa soeur, la sorcière, s'approchait, le pommier relevait ses branches.

Elle comprit ce qui se passait et ordonna qu'on coupe le pommier. Le roi ne voulait pas mais il donna finalement son autorisation. On convoqua un bûcheron et on lui demanda de couper l'arbre. À l'endroit où il frappait avec sa hache, on entendit une voix qui disait :

— Oh, mes reins !

Le bûcheron courut voir le roi et lui raconta l'incident.

— Il faut au moins le fendre en deux, lui dit le roi.

Le bûcheron multiplia alors ses coups pour couper le pommier en petites lamelles. Mais la voix se cacha dans un morceau de bois et le bûcheron, sans le savoir, le prit et le posa sur une pierre.

Un jour, il arriva qu'une vieille passe par là. Elle vit le morceau de bois, le prit et l'emporta chez elle. Le lendemain matin, elle se leva et alla à la montagne ramasser des fagots. Le soir, en rentrant, elle vit qu'on avait apporté de l'eau, préparé la cuisine et donné à manger aux chats. Elle demanda :

— Qui vous a donné à manger mes petits chats ?

Mais ils ne répondraient pas. Le lendemain, elle fit semblant de partir et se cacha dans un baril. Depuis sa cachette, elle vit Marie des cendres faire le ménage.

La vieille lui dit alors :

— C'est toi, petite dame, qui prépares tout, lorsque je ne suis pas là ?

— Oui, c'est moi, grand-mère, lui dit alors Marie des cendres.

— Comment se fait-il que tu ne te sois pas montrée depuis que tu es ici ?

Et elle commença à raconter son histoire :

— Je suis *Marie des cendres – Roule ta cendre – Fuseau des cendres – Tourne ta cendre...*

Entre-temps, le prince, qui avait compris un jour que l'autre n'était pas sa vraie femme, tomba gravement malade à en mourir. Toutes sortes de gens se rendaient au palais, lui prescrivant les neuf miracles du monde, mais son état s'aggravait encore. Il ne prenait rien des panacées qu'on voulait lui faire avaler. La petite vieille, lorsqu'elle apprit tout cela, dit à Marie des

cendres :

— Nous allons aussi rendre visite à ton mari. Nous ferons bouillir des choux, nous mettrons ta bague dans les choux et nous lui offrirons.

Marie des cendres fut d'accord et elles partirent. Lorsqu'elles arrivèrent au palais, sa demi-soeur sortit demander ce qu'elles voulaient et où elles apportaient ces choux.

Elles répondirent qu'elles voulaient les donner au roi malade pour le soigner. La fausse reine répondit alors :

— On lui a apporté les neuf miracles du monde pour le guérir, et il n'en a pas voulu ! Il mangera ces choux ?

— Au moins, laisse-nous lui rendre visite, dirent alors les deux étrangères.

Elle les laissa passer et elles entrèrent dans la chambre du roi, qu'elles trouvèrent prêt à mourir, l'âme dans la bouche. Elles le prièrent :

— Notre Roi, si tu manges une cuillerée de choux, tu verras que tu guériras tout de suite.

Le roi prit les choux pour les manger et, en enfonçant sa cuillère, il trouva la bague. Il guérit alors aussitôt, se leva du lit, attrapa la demi-soeur de Marie des cendres et la brûla dans le four. Il donna un carrosse rempli de pièces d'or à la vieille, qui repartit chez elle.

Il reconnut sa femme et c'est ainsi qu'ils vécurent très heureux, mais pas autant que nous.

ANNEXE 2

Atelier chemin de conte

Afin de réaliser cet atelier, vous aurez besoin de faire la trame sèche et le chemin du conte de votre choix.

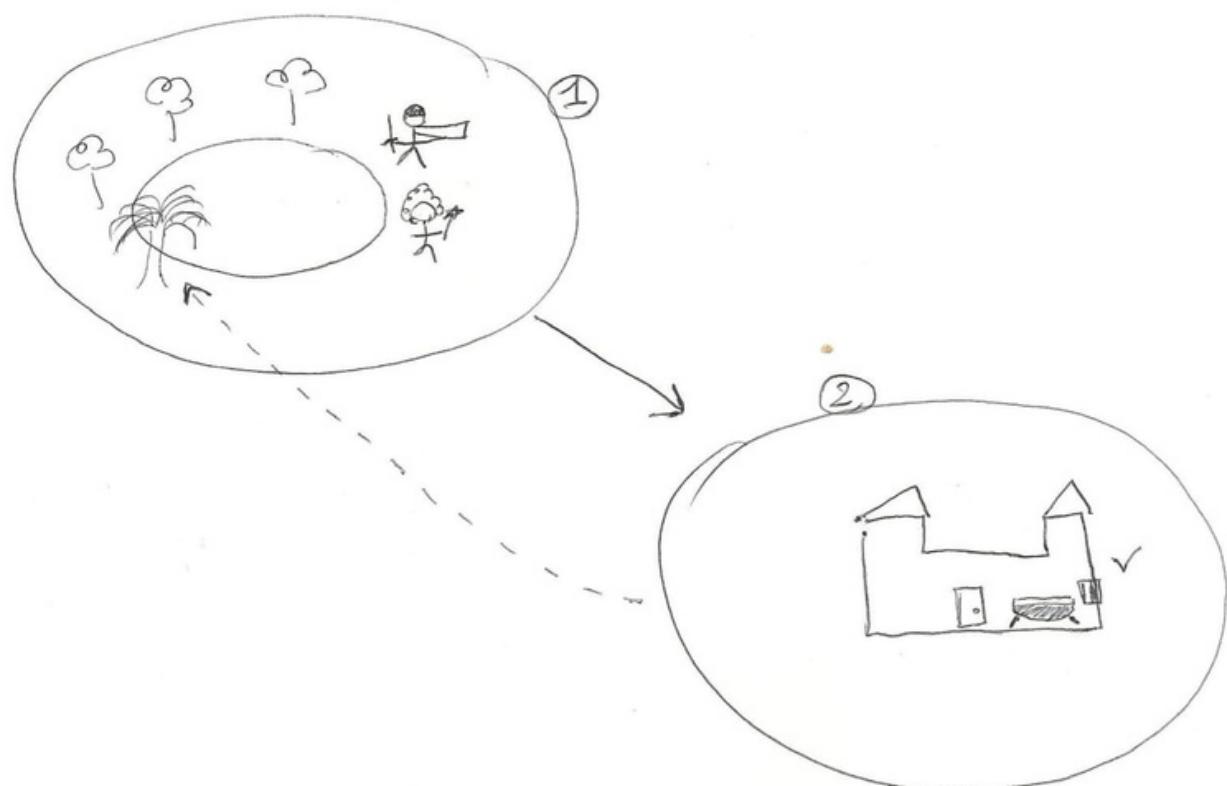
Une trame sèche est un résumé succinct comprenant uniquement les faits, les personnages, les objets, les lieux et les éléments importants.

Exemple de trame sèche du conte mélusine :

- Un chevalier se promène dans la forêt
- Il rencontre une fée au bord d'un lac et tous deux tombent amoureux
- La fée accepte de l'épouser mais pose deux conditions : ils vivront dans son château et il doit lui promettre de ne pas chercher à entrer dans la pièce où elle s'enferme tous les vendredi. Le chevalier accepte
- Le chevalier, par jalousie se met à douter de la fée. Il rompt sa promesse, observe par la serrure et voit la fée dans son bain. Le bas de son corps est monstrueux. La fée le voit, se change en oiseau et disparaît à jamais
- Le chevalier est désespéré et erre dans la région. Il retourne au bord du lac et pleure si longtemps sans bouger qu'il se transforme en arbre et devient le premier saule pleureur

Un chemin de contes se fait à partir de la trame sèche, il s'agit d'un schéma ou d'une carte simple et sans texte comprenant les lieux, les personnages, les objets clés et l'ordre des tableaux.

Exemple du chemin de conte de mélusine :



Une fois que ceci est fait, voici le déroulement idéal de l'atelier :

1. Lire la trame sèche aux élèves
2. Faire au tableau avec eux le chemin de conte à partir de la trame sèche
3. Habiller progressivement le conte en posant des questions aux élèves :
 - A quoi ressemble le chevalier ?
 - Sur quel chemin est ce qu'il « se promène » ?
 - A quoi ressemble cette forêt ?
 - En quelle saison commence cette histoire ?
 - A quoi ressemble la fée ?
 - A quoi ressemble le château ? Où est il situé ?
 - Etc, etc...
4. Après avoir habillé l'histoire, avec le groupe, proposer à des élèves « narrateurs » de venir raconter au tableau et de mémoire des segments de l'histoire à tour de rôle afin que tous et toutes puissent s'approprier la trame
5. En fonction de l'âge des élèves, les rassembler par groupes et faire écrire à chaque groupe un morceau de l'histoire. Ou bien, réécrire vous même l'histoire afin que les élèves aient un témoignage de leur création

A titre d'exemples, voilà deux exemples de début « d'habillage » de ce même conte :

Un matin pluvieux, un chevalier du nom de Roland se promène dans une chênaie loin de son domaine. Il est jeune, a une barbe blonde bien taillée et une armure d'or.

Au cœur de la forêt, il rencontre une fée. Celle ci est vêtue d'une longue robe verte brodée d'or et le fixe de ses grands yeux violets.

Le chevalier tombe aussitôt fou amoureux d'elle et la demande en mariage. La fée hésite, puis répond :

« Je veux vous dire oui, mais si je vous épouse j'exigerai de vous deux choses »

Le chevalier lui répond qu'elles sont déjà accordées, mais la fée poursuit :

« Si je vous épouse, nous vivront dans mon château. Tous les vendredi je m'enferme dans une pièce et vous devez me promettre de ne pas chercher à y entrer ou à découvrir ce que j'y fais »

Le chevalier promet et le mariage à lieu un jour de printemps au château de la fée. Ce château existe toujours, aujourd'hui on l'appelle le château de la Rochette mais à l'époque c'était un château magnifique au tours blanches gardé par deux griffons.

Mais la famille du chevalier n'est pas contente de ce mariage, son oncle et ses sœurs questionnent sans cesse le chevalier sur la pièce fermée.

- Peut être que c'est une sorcière !
- Peut être qu'elle a un amant...

Etc, etc...

Autre version :

Un soir d'été, alors que les cigales chantent, un chevalier au cheveux roux du nom de Bartolas se promène sur son coussin sauteur (un coussin enchanté rebondissant permettant de couvrir de grandes distances tout en se reposant). Alors qu'il traverse une forêt, il atterrit dans une clairière et rencontre une fée en train de cuisiner une énorme mousse au chocolat. La fée est très grande et très belle, avec deux tresses brunes et de grands yeux noirs. Elle est aussi très musclée, à force de fouetter les œufs pour les faire monter en neige ! Le chevalier descend de son coussin et goûte la mousse au chocolat. Elle est délicieuse ! Meilleure que tout ce qu'il a mangé dans sa vie.

Il demande la fée en mariage, celle ci accepte à condition que le chevalier fasse deux promesses.

« Et quelles sont elles ? »

Demande t'il.

« Nous vivrons dans mon château qui est dans la forêt au milieu du lac de St André, et tu ne rentrera pas dans ma chambre le vendredi de toute la journée et ne cherchera pas à y entrer ou à découvrir ce que j'y fais »

Bartolas accepte et tous deux vivent heureux dans le château du lac de St André, où ils dégustent les mets les plus exquis à longueur de journée.

Mais un vendredi, Bartolas a très très faim. Il hésite, puis décide d'aller voir la fée pour lui demander à manger. Il toque à la porte. Personne ne lui répond. Il regarde par la serrure et voit alors la fée dans son lit, mais le corps de celle ci est celui d'un ours couvert de poils.

Le chevalier pousse un cri de surprise, la fée le voit et s'enfuit par la fenêtre.

Etc, etc...

ANNEXE 3

Tuto chemin de conte et contes en vidéo

Le conteur Lodoïs Doré a créé ces tutos qui vous guideront pas à pas dans l'atelier chemin de conte avec la compagnie autochtone qui a accepté de les mettre gracieusement à votre disposition. Vous pouvez les utiliser en classe pour guider l'atelier avec un support vidéo. N'hésitez pas à vous en servir et à vous en resservir :

Tuto première partie : <https://www.youtube.com/watch?v=CyG2AVSmz5M>

Tuto deuxième partie : https://www.youtube.com/watch?v=t7e_c2xec88

Et voici quelques histoires racontés face caméra si vous voulez découvrir d'autres contes avec vos classes :

- Jean Bout d'Homme : <https://www.youtube.com/watch?v=Evs7biniFAI>
- Le chêne de l'ogre : <https://www.youtube.com/watch?v=z9Wk3iwLGEU>
- Thalie : <https://www.youtube.com/watch?v=QXECXWihiJMQ>
- Nennillo et Nennella : https://www.youtube.com/watch?v=_nG8W5OIP5E
- Persillette : <https://www.youtube.com/watch?v=yF5cEv-aQzQ>
- Peau de cochon : <https://www.youtube.com/watch?v=JRNf2PH3-1M>
- Angiulina : <https://www.youtube.com/watch?v=YOd9yD6m-P8>

LES ATELIERS DE LA COMPAGNIE

Si vous souhaitez que les artistes de la cie interviennent dans vos classes avant ou après le spectacle, c'est chose possible ! Voici la liste des ateliers que nous proposons :

- Atelier chemin de conte (2h, une classe maximum)

Dans un premier temps l'artiste racontera aux participant-e-s trois versions de trois cultures différentes du conte "blanche neige". Il est important de ne pas révéler le titre du conte et de laisser les participant-e-s comprendre spontanément de quelle histoire il s'agit. Ensuite, en discussion ouverte, l'artiste abordera la nature transculturelle du conte et se livrera à quelques explications à ce sujet. Dans un second temps, l'artiste transmettra aux participant-e-s la technique de la trame sèche et du chemin de conte qui permettent la mémorisation graphique d'une histoire et son adaptation.

- Atelier création d'histoires (1h, une classe maximum)

L'artiste guidera les participant-e-s dans l'écriture d'une histoire originale. Cette histoire sera ensuite jouée en improvisation par l'artiste encadrant devant les participant-e-s qui pourront voir vivre leur création et s'en inspirer par la suite pour écrire et raconter leurs propres histoires.

Si vous êtes intéressé-e, n'hésitez pas à nous contacter par mail à ciecoryphee@gmail.com ou par téléphone au 06 51 48 63 42.

